

Avant-propos

L'histoire de Fauvel se décompose en deux parties, suivies d'un court épilogue. Chacune des parties est divisée en trois sous-parties. Par calcul, on en déduit aisément que le roman comporte au total six sous-parties. Ces six sous-parties contiennent elles-mêmes plusieurs chapitres qu'il serait, bien entendu, fastidieux d'énumérer. Ainsi, le lecteur rencontrera successivement au fil du texte, la première sous-partie de la première partie, puis la deuxième sous-partie de la première partie et ainsi de suite. On pourra, sans doute, se trouver étonné que l'ouvrage soit ainsi décortiqué en parties puis en sous-parties et surtout du fait que l'auteur se soit laissé aller à autant de minutie et de rigueur. En effet, il aurait été sans doute plus amusant de faire suivre la deuxième partie de la première et de mélanger ainsi toutes les sous-parties. A-t-on déjà vu un cuisinier rassembler tous ses ingrédients sans les mélanger ? Or l'auteur les rassemble péniblement un par un pour les laisser en ordre et n'y rien toucher. En fait, il a toujours aimé la rigueur et, comme vous allez vous en rendre compte, *Le Roman de Fauvel* est un ouvrage rigoureux qui ne laisse aucune place à l'arbitraire. C'est pourquoi tout y sera analysé avec la plus grande minutie et le plus grand soin. Cette histoire est en quelque sorte un roman naturaliste. Non qu'il ne parle des classes défavorisées, mais parce qu'il traite son sujet scientifiquement sans rien cacher ni exagérer. Cependant l'auteur avoue y avoir mis parfois un peu trop de zèle. Bah ! laissons cela pour le moment et commençons sans attendre par la première sous-partie de la première partie.

1^{re} partie

Chapitre premier

Fauvel Kernaouec naquit dans la chaleureuse et mystérieuse ville de Saint-Malo. Pour ceux qui ne connaissent pas cette petite ville bretonne à peine plus grande que le jardin des Tuileries, en voici quelques mots.

Saint-Malo se situe à l'entrée de la Bretagne à environ soixante kilomètres de Rennes, dix de Cancale, vingt de Saint-Lunaire, trente de Lancieux, vingt-cinq de Saint-Briac ou encore trois cent soixante à l'ouest de Paris et trois cents à l'est de Brest.

La ville, qui s'aperçoit depuis Alençon grâce à son immense clocher ajouré, est entourée de solides remparts de granit gris qui garantissaient autrefois sa défense. Cependant, afin d'assurer la libre circulation des habitants en temps de paix, les architectes eurent l'ingénieuse idée d'édifier quatre portes situées aux quatre points cardinaux de la ville. Ainsi, les habitants de l'ouest de la ville sortent aisément par la porte ouest, ceux vivant au sud sortent, eux, par la porte sud, et ainsi de suite.

Le reste de la ville est à l'image de cette rigueur architecturale. Les habitations se ressemblent comme ressemblerait une fourmi à une autre fourmi. Laissez-moi vous en décrire une et vous n'aurez plus qu'à reproduire ce modèle sur toute la surface de la ville, un peu à la manière des atomes dans les corps purs, pour vous en faire une idée proche de la réalité.

À Saint-Malo, les immeubles se dressent fièrement pardessus les remparts. Ils saluent de loin le voyageur qui s'approche et qui découvre avec émotion les toits en ardoise réfléchissant, par mille fenêtres, la lumière du soleil.

Les toitures sont toutes en pente et se terminent par une gouttière en zinc légèrement inclinée. Elle facilite l'évacuation des eaux qui s'écoulent ensuite à travers un conduit posé le long des murs. Au sommet des habitations s'élève une énorme cheminée en ciment. Elle repose de tout son poids sur l'édifice qui s'écroulerait certainement s'il n'était pas soutenu par des murs imposants. Ces murs quasiment indestructibles sont constitués de centaines de pierres de granit rugueuses. Ces pierres sont assises les unes à côté des autres. Elles sont séparées par une fine lamelle de ciment adroitement interposée qui assure à elle seule la cohésion de l'ensemble. Chaque immeuble compte exactement six étages. Les étages sont divisés en deux appartements de quatre pièces chacun. Ceci fait un total de cinquante-six pièces en comptant les chambres de bonne attribuées à chaque habitation. On compte aussi soixante-dix fenêtres avec les mansardières. En comptant toujours, on dénombrerait également cent soixante-huit mille pierres, douze mille ardoises sans oublier la cheminée et la porte d'entrée qui donne accès aux appartements.

Cette description de Saint-Malo serait complète si, pour des raisons historiques, le sud de la ville n'avait pas échappé à cet ordre cartésien. Par miracle cette partie se différencie de tout le reste par des constructions totalement hétéroclites. Les maisons y sont aussi bien faites de bois que de granit. Les rues y sont aussi bien larges qu'étroites et les toits culminent à des hauteurs différentes. Aussi, un visiteur qui arriverait par le sud trouverait la description que je viens de faire bien singulière.

La vue du sud de la cité fait penser à un enfant qui tournerait rapidement les pages d'un livre d'histoire. Toutes les époques se mêleraient dans sa tête. Il serait alors incapable de se souvenir si la tour Eiffel fut construite avant le château de Versailles ou si la tour Montparnasse fut édifiée avant la cathédrale Notre-Dame. Et en effet, à Saint-Malo, toutes les époques et tous les styles se mélangent et se pénètrent comme les religions à Jérusalem. Le

Saint-Malo médiéval niche à côté du Saint-Malo révolutionnaire qui contemple au loin les constructions modernes et la cité gallo-romaine d'Aleth. C'est un peu comme si l'histoire s'était donné rendez-vous dans ces quelques mètres carrés pour une gigantesque photo de famille.

Au-dessus des maisons, quelques clochers dépassent religieusement en regardant, par-dessus les toits, la mer qui bourdonne et les vacanciers qui bronzent par milliers et qui affluent sur les plages du sillon lorsqu'il fait beau.

Mais voilà, ici, il ne fait pas toujours beau et la pluie comme la tempête sont les compagnes fidèles des Bretons dans toutes leurs destinées. Pendant ces jours d'orage, un peintre n'aurait besoin que d'une seule couleur pour dessiner toute la ville : le gris. C'est comme si l'antique cité se couvrait d'un grand manteau unicolore. Mais pour bien peindre, il faudrait posséder dans sa palette une infinité de gris différents pour faire ressortir toutes les nuances qui se mêlent et se démêlent avec rage et volupté. Il faudrait du gris foncé pour le ciel avec, par endroits, une pointe de gris argile pour dessiner les nuages qui lèchent les toits en ardoise gris cendre. Il faudrait aussi un vert de gris pour la mer avec quelques touches de gris neige pour la houle comparable aux dents d'un prédateur féroce. Il faudrait également du gris pour les pierres des maisons, du gris pour les arbres et les fleurs, du gris pour la pluie et les bateaux, du gris pour les mouettes et les pigeons, du gris pour les pavés du sol, du gris encore pour le visage des enfants qui rentrent chez eux en courant, du gris enfin pour la fumée qui s'échappe des pipes des marins noyant leur mélancolie dans un verre de rhum de Pointe-à-Pitre.

Le mauvais temps malouin ne se limite pas à la couleur. C'est aussi une formidable symphonie naturelle. C'est certainement le seul endroit au monde où la nature accomplit avec frénésie une composition de Vivaldi. Le vent, comme un souffle céleste, joue de la flûte et du hautbois. La mer bat la mesure en tapant de la grosse caisse et des

cymbales. La pluie enfin caresse alternativement du violon et de la contrebasse.

Mais assez parlé, revenons à notre histoire !

Fauvel, le héros de cette épopée moderne, habitait un des appartements du sud de la cité malouine. Cette propriété faisait de lui un privilégié. En effet, le sud de la ville, avec ses habitations hétérogènes, était préféré par les habitants.

Et comme abondance de biens ne nuit pas, Fauvel avait choisi son appartement exactement à égale distance de la porte Saint-Vincent et de la porte Saint-Louis. Il est facile de comprendre que cette position stratégique lui permettait de rentrer chez lui indifféremment de trois manières : soit en passant par la porte sud, soit en passant par la porte est, soit enfin en empruntant la porte Saint-Louis située à l'ouest.

Cette anecdote, *a priori* banale, n'aurait pas sa place ici si elle n'avait pas eu de fâcheuses conséquences. Fauvel était particulièrement envié par tous les habitants et, chose fort étrange, également par ceux qui logeaient dans son immeuble, quand, bien entendu, ils bénéficiaient des mêmes avantages.

Tout d'abord, Fauvel ne comprit pas pourquoi on lui en voulait autant. Après maintes réflexions, il découvrit la raison de l'animosité que l'on portait à son égard. Aussi, pour couper court à la convoitise, il s'obligeait à rentrer chez lui par la porte Saint-Louis même lorsque ses occupations l'amenaient à rester près de la porte Saint-Vincent, et vice versa. Grâce à cette découverte providentielle, il parvint en quelques mois à se faire apprécier par ceux-là mêmes qui l'avaient calomnié. La raison de ce changement d'attitude trouve ses racines dans la corrélation qui a toujours existé entre la sympathie et la jalousie : dès qu'une personne n'est plus enviée, elle devient aussitôt appréciée.

Au moment où cette histoire commence, Fauvel était victime de jalousie. Ainsi, au cours des premiers mois qui suivirent son installation, il entendit régulièrement toutes sortes de reproches à son encontre dont je ne pourrais malheureusement pas retranscrire ici l'exhaustivité. Cependant en voici un exemple :

— Foutre ! savez-vous ce qu'il m'a encore fait ? interrogea une vieille fille d'une soixantaine d'années derrière la porte de son local situé très exactement en bas de l'immeuble de Fauvel.

— Qui ça ? répondit une femme d'une cinquantaine d'années que nous appellerons M'am Germaine pour les besoins de ce dialogue.

— Ben lui ! vous savez ? précisa la vieille fille.

Et comme M'am Germaine ne semblait toujours pas comprendre, son interlocutrice indiqua le ciel avec son doigt en insistant :

— Le type du sixième.

— Ah, lui ! dit M'am Germaine qui semblait enfin comprendre.

Puis après un instant de silence elle continua :

— Ben non ! chais pas !

— Ah ! le chien, reprit aussitôt la vieille fille. Ah ! si vous saviez !

M'am Germaine, de plus en plus intéressée, approcha son oreille de la bouche de la vieille fille qui fit visiblement un effort pour parler un ton plus bas :

— Eh ben ! ce matin, je terminais de nettoyer l'escalier comme je fais toujours et je rentrais fatiguée dans ma loge lorsque soudain, j'entendis un son violent suivi d'un bruit de porte qui claque.

— Ah ! s'écria M'am Germaine qui ne pouvait pas contenir sa curiosité.

— Un bruit comme ça ! vous savez, de porte qui claque. En disant cela elle ferma violemment la porte de sa loge, ce qui fit sursauter M'am Germaine.

— Rien qu’au son j’ai su que c’était lui !

À cette phrase inattendue, M’am Germaine fut admirative de la perspicacité de son amie. Cette admiration se lisait sur son visage et n’échappa pas à la vieille fille qui rougit d’orgueil pendant une seconde. Elle se remit à parler plus rapidement :

— Puis j’ai entendu un bruit de serrure, un silence, puis des pas. Vous savez, ce genre de pas feutrés qu’on entend quand un voleur veut sortir discrètement.

M’am Germaine fit oui de la tête et se remit à tendre l’oreille.

— Les pas se sont rapprochés de l’escalier puis ils ont commencé à descendre, doucement, à peine audibles. Une marche, puis une autre, puis une autre, puis une autre, puis une autre...

À chaque fois que la vieille fille disait : « Une autre », la tête de M’am Germaine se rapprochait du sol par degrés. La vieille fille prit plaisir à voir son interlocutrice se baisser et continua sa litanie en attendant le moment où elle perdrait l’équilibre. Ce moment arriva. M’am Germaine bascula bruyamment sur le sol. Elle se releva, confuse, sans regarder le rictus qui retroussait les lèvres de sa camarade qui fit mine de l’aider à se redresser. Quand elle fut à nouveau sur ses deux pieds, la vieille fille continua :

— Bref, il est descendu jusqu’au premier. Comme ça ! Pas à pas. Et là j’ai senti qu’il hésitait. Il s’est arrêté quelques instants. Il devait se demander s’il pouvait sortir sans être vu. Alors je me suis cachée dans ma loge et j’ai attendu. Après un moment de silence, je l’ai vu descendre les dernières marches rapidement et bruyamment, puis il a sauté sur le palier juste à cet endroit.

La vieille fille pointa du doigt un endroit du sol que s’empressa de regarder M’am Germaine avec attention. Quand la vieille fille fut bien sûre que son amie avait repéré l’endroit qu’elle indiquait, elle reprit avec une grosse voix :